

Rencontre des Equipes Funérailles

L'Espérance chrétienne et la mission des Equipes Funérailles

Conférence donnée en la Collégiale de Poligny le 16 juin 2018

Observation : le style parlé de cette conférence a volontairement été conservé.

Chers amis,

Nous sommes le Corps du Christ... et cet après-midi cela se voit ! Car nous sommes un corps rassemblé ici, dans cette collégiale, en cet après-midi, et je suis très heureux de vous retrouver pour partager avec vous ce temps à la fois de réflexion, de prière et de convivialité.

Je veux d'emblée vous remercier chacun et chacune pour votre disponibilité et pour ce que vous représentez. Je veux remercier aussi le Père Patrick Gorce, comme référent du service diocésain de pastorale liturgique et sacramentelle, ainsi qu'Anne-Laure Berning, la responsable de ce service, d'avoir pu prendre le temps d'organiser cette rencontre autour de cette question tellement importante qui est celle des funérailles et de l'accompagnement des baptisés à l'occasion des funérailles.

J'aimerais vous en parler en trois temps : tout d'abord nous dire et nous redire, même si cela peut vous sembler évident, pourquoi nous sommes rassemblés aujourd'hui. J'aimerais ensuite vous rappeler que si nous sommes rassemblés autour des funérailles, c'est parce que les funérailles sont quelque chose de particulier dans la vie de notre Eglise, pour lesquelles nous avons publié il y a maintenant trois ans des "*Orientations*", un texte qui a été longuement réfléchi par le Conseil Presbytéral (le Conseil des prêtres) de façon à servir de repère, d'élément central de réflexion pour les Equipes Funérailles de notre diocèse ; je traverserai ce texte pour vous rendre attentifs à l'un ou l'autre point pouvant être utile. Et enfin, j'aimerais terminer en vous rappelant qu'aujourd'hui, dans le temps de l'Eglise dans lequel nous sommes, les funérailles ont vraiment un rôle essentiel, car elles font partie de ce grand dynamisme de l'Eglise qu'on appelle "l'évangélisation". Comme l'a rappelé à Rome il y a une dizaine de jours à Rome à notre groupe de pèlerins Mgr Fisichella, responsable du Dicastère pour la Nouvelle Evangélisation, la pastorale des funérailles est essentielle pour l'évangélisation, pour l'annonce de l'Evangile et de l'Espérance que nous avons à apporter au cœur d'un monde qui en manque malheureusement souvent, comme vous le savez.

I. Pourquoi ce rassemblement ?

Nous sommes rassemblés au moins pour deux motifs : d'abord la question de la mort, qui est une réalité fondamentale de l'existence humaine, et ensuite parce que, face à la mort, notre foi chrétienne a quelque chose à dire qui s'appelle l'espérance.

1. La question de la mort

Le philosophe Luc Ferry, que vous connaissez certainement parce qu'il a été ministre de l'éducation nationale, dans un ouvrage récent sur la philosophie et ce à quoi elle sert, rappelait que, depuis des millénaires, la réflexion de l'homme sur sa propre condition aboutit toujours à cette question incontournable qui est celle de la mort. La mort est le bout de la vie, et nous n'avons pas le choix devant elle ; qui que nous soyons, nous en ferons à un moment donné l'expérience. Elle est une limite qui s'impose à tout homme.

Dans l'histoire de l'humanité, le fait de la mort a été un élément essentiel aussi, parce que la paléontologie, qui étudie les origines de l'homme, qui s'intéresse au fait de savoir quand l'homme a émergé, passant des grands singes à l'être humain que nous sommes, nous dit qu'un des critères essentiels permettant de repérer "l'hominisation" est en particulier la question de la mort et de l'attitude face à la mort. Ce que nous savons est qu'il ya 50.000-60.000 ans, ceux qui nous précèdent ont commencé à opérer des rites, à poser des signes particuliers quand la mort arrivait dans le clan, dans la tribu, dans la famille. On a commencé alors à utiliser des lieux particuliers, à enterrer, à brûler les corps, on a surtout commencé à mettre auprès des morts des objets qui leur appartenaient pour signifier le sens de la mémoire, montrer qu'il y avait là quelqu'un avec une histoire – pas seulement un cadavre, mais une personne, qui vient de quelque part –, et on a surtout commencé à penser qu'il pouvait y avoir quelque chose après la mort. Les paléontologues nous assurent en particulier que le fait d'avoir trouvé dans certains lieux des corps, des squelettes peints de couleurs, signifiait qu'on imaginait que de l'autre côté du voile de la mort quelque chose de la vie continuait, au point d'ailleurs qu'en Egypte par exemple on mettait dans les tombes de la nourriture pour que, arrivant de l'autre côté du voile, le mort ait de quoi se restaurer.

Toutes les civilisations se sont donc posé la question de la mort et ont essayé d'y répondre.

Le héros

Dans l'Antiquité, au moment où notre christianisme est né, la manière de répondre à la question de la mort dans le monde grec et romain, la manière de vaincre la mort et de la traverser, de lui survivre, était de devenir un héros. On se disait que quelqu'un qui avait fait quelque chose d'extraordinaire, qui avait vécu de manière héroïque, tout à fait étonnante, dont le peuple allait garder la mémoire, était certainement accueilli par les dieux et passait au stade de dieu pour continuer à vivre. Bien évidemment, cette manière de penser le passage de la mort n'était pas très populaire, elle était réservée à certains, et surtout elle ne permettait pas de rejoindre en particulier les plus pauvres, les plus miséreux de la population. Le fait de devenir un héros était souvent lié aux populations les plus aisées de la société.

Le salut chrétien

Le christianisme, notre foi chrétienne, va arriver sur ces civilisations qui pensent la survie dans l'au-delà uniquement à partir de l'héroïsme, et il va proposer quelque chose de tout à fait nouveau : il ne s'agit plus de passer dans l'au-delà par l'héroïsme, mais tout simplement par l'attachement à la personne de Jésus dont on annonce qu'il est mort et ressuscité. La foi chrétienne, dès l'origine, est l'annonce du fait que ce Jésus qui a été envoyé par Dieu est ressuscité, et que tous ceux qui croient en lui passent de la mort à la vie, déjà par le baptême, ici sur terre, mais qu'ils passeront aussi avec lui de la mort à la vie après leur mort physique et corporelle. C'est alors l'ouverture d'un salut universel, et cela explique en partie, vous le savez bien, le succès absolument étonnant du christianisme à partir du

IIème-IIIème-IVème siècle dans le bassin méditerranéen, où tout le monde veut devenir chrétien – les conversions sont massives – parce que ce salut désormais n'est pas réservé à une élite : il est possible pour tout homme, il n'y a plus désormais ni homme ni femme, ni homme libre ni esclave, tout le monde a droit au salut après la mort.

Ce salut chrétien va traverser les siècles : à partir du IVème siècle jusqu'au XVème-XVIème siècle, le salut par la foi en Jésus-Christ va être central en Occident. Ensuite, à partir du XVème-XVIème siècle, c'est-à-dire le début de la naissance de la modernité - qui se caractérise par le fait d'être un homme qui dirige sa vie par la raison et non plus par un message religieux ou une révélation -, c'est désormais la raison humaine, -avec sa capacité à dépasser la maladie et à prolonger la vie, qui va devenir la source du salut.

La raison humaine et la science

Cet élément, vous le retrouvez aujourd'hui dans notre société, car, vous le savez bien, aujourd'hui face à la mort nos sociétés occidentales ont un sentiment de malaise. Parce que nous sommes dans une société technique, scientifique, qui veut maîtriser la vie et le vivant – pensez aux lois de bioéthique devant lesquelles nous sommes, avec la question de la procréation médicalement assistée, la gestation pour autrui -, la mort apparaît comme la dernière réalité contre laquelle on bute, comme le dernier échec qu'il faut vaincre : de nombreux scientifiques travaillent actuellement sur des projets dont le but est, comme ils le disent, de "tuer la mort" (Kill the death), en estimant que la science, en analysant le mécanisme de la mort, pourrait parvenir dans quarante ou cinquante ans à stopper ce mécanisme, ce qui empêcherait évidemment les réunions comme celles d'aujourd'hui d'avoir lieu, ce qui serait de toute façon regrettable.

La première raison de notre présence ici est donc la question de la mort, aujourd'hui de plus en plus difficile à accepter, comme vous le sentez peut-être vous-mêmes dans les familles que vous accueillez. Pour l'instant, parce qu'on a du mal face à la mort, parce qu'on ne sait plus très bien comment faire avec elle, parce qu'on a souvent peu de foi pour essayer de la traverser, parce que la science n'arrive pas encore à la supprimer, on la cache, on l'esquive, on la met de côté, on ne veut pas la montrer ; on est souvent alors dans la colère, dans un sentiment d'injustice, d'échec. Vous qui passez votre temps à accueillir les familles, vous savez bien combien ces sentiments peuvent être mêlés, entre colère, incompréhension, souffrance et peine, chez les hommes de notre temps. Mais la mort, pour l'instant en tout cas, existe encore, on ne peut y échapper, et l'homme d'aujourd'hui est fragile devant elle car souvent il n'a plus la force de la foi qui lui permet de l'aborder, de la vivre et de la traverser.

2. Le christianisme et l'espérance

Parmi de nombreuses religions...

Nous le savons, sur terre il y a de multiples religions, et toutes, à travers les siècles, ont tenté d'expliquer ce qu'était la mort et ce qu'il y avait derrière le voile de la mort. Le judaïsme – la tradition biblique – et le christianisme ont une façon particulière et originale de répondre à cette question. Alors que beaucoup de religions essaient d'imaginer ce qu'il y a après la mort, notre prétention à nous, hommes et femmes de la Bible, de l'Ancien et du Nouveau Testament, est de croire que Dieu lui-même va nous révéler et nous expliquer ce qu'est la mort.

C'est déjà le cas dans l'Ancien Testament, où la mort apparaît comme un mal que Dieu n'a pas voulu, comme quelque chose de mystérieusement lié à la condition

humaine, qui est à la fois très bonne et liée à la question du mal. Mais le christianisme va aller plus loin, en montrant que Dieu va entrer dans le monde et dans l'histoire, en envoyant celui qu'il appelle son Fils, qui va entrer dans le temps, dans la condition humaine, et qui va prendre cette condition humaine avec sa fragilité, mort comprise. Comme chrétiens, nous avons donc quelque chose d'absolument unique à dire au milieu de toutes les spiritualités – bouddhisme, hindouisme... -, même à côté de nos frères juifs, des musulmans ; nous avons à dire que Dieu s'est fait homme et qu'il a voulu vivre et nous rejoindre jusque dans l'expérience de la mort qu'il a lui-même vécue au moment de la Croix. Jésus, Fils de Dieu, va vivre la mort d'une manière similaire à la nôtre. Il va vivre l'expérience de la souffrance, de la séparation de Dieu, mystérieusement : *"Mon Père, mon Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?"*...

... le christianisme a quelque chose d'unique à dire

Mais, et c'est là le cœur de notre foi, nous croyons que Jésus, d'une certaine manière, va résoudre le mystère de la mort, en la traversant pour ressusciter le troisième jour. Jésus fait de la mort un passage vers la vie éternelle. Et c'est la raison pour laquelle la première communauté chrétienne, comme nous le montrent les premiers écrits chrétiens, les Actes des Apôtres, nous fait comprendre que le noyau dur de la foi chrétienne, ce n'est pas que Dieu est Amour, que Dieu pardonne, nous fait miséricorde – tout cela viendra après -, c'est la mort et la résurrection de Jésus : celui qui était mort est ressuscité, il a vaincu la mort. La mort est vaincue par le Christ. Paul dira d'ailleurs : *"Si Christ n'est pas mort et ressuscité, vaine est notre foi"...* (1 Co, 15, 14). Ce qui signifie, si le Christ n'est pas mort et ressuscité, que rien ne sert d'être chrétien, que ce que nous faisons ne sert à rien... Alors rentrons chez nous et continuons à regarder le Mondial ! Et saint Paul dira aussi que la mort, la Croix, est un passage. Au chapitre 3 de la lettre aux Colossiens, il dira aussi, dans une formule très parlante et qui m'habite beaucoup : *"Votre but, il est au ciel"*. Nous sommes des citoyens de passage ! Et peut-être ne le savez-vous pas, mais le mot paroissien signifie "de passage" ; on a parfois l'impression que paroissien signifie être de la terre et du sol, alors que cela signifie exactement l'inverse. Nous sommes pleinement dans cette histoire, mais nous savons que nous n'allons pas y rester. Cela signifie donc que, dès le début, le christianisme a été compris et s'est compris lui-même comme une religion du salut. Il est très important de le comprendre : nous venons apporter le salut, la santé, la santé éternelle.

Oui, Jésus a tué la mort, diront les premiers grands théologiens ; il a vaincu la mort, il l'a engloutie, pour être ressuscité. Il en a été victorieux, ce qui permettra à Paul de dire, au chapitre 15 de la lettre aux Corinthiens *"Mort, où est ta victoire ?"* (v. 55). C'est la vie qui est victorieuse, qui a tué la mort ; la mort était une porte infranchissable, et, par Jésus qui est la porte, elle est désormais un passage vers la vie éternelle.

Le fondement de la vie de l'Eglise

Cela signifie donc qu'il est important de comprendre à nouveau que ce qui est au cœur de notre foi chrétienne, l'annonce de notre foi chrétienne, c'est cette grande consolation que Dieu nous donne par son Fils dans le mystère de Pâques.

Je l'ai dit durant mes conférences de Carême, j'avais écouté deux grands penseurs d'aujourd'hui, Rémi Brague et Denis Moreaux, qui parlaient tous deux de la foi chrétienne et se demandaient ce qu'on pouvait répondre en 2018 à la question "Qu'est-ce qu'être chrétien ?". Et leur réponse à tous deux était : c'est suivre Jésus mort et ressuscité, et comprendre que, par Dieu, nous sommes consolés du fait qu'il faut un jour mourir, parce que derrière la mort il y a la grande consolation de la vie éternelle. Et nous avons besoin de nous le redire, cela : « la grande consolation »

que Dieu est venu nous apporter. Et je voudrais vous relire encore ce que dit l'apôtre Paul dans la deuxième épître aux Corinthiens (1, 3) : "*Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Il nous console dans toutes nos détresses, pour nous rendre capables de consoler tous ceux qui sont en détresse par la consolation que nous recevons nous-mêmes*" : le Dieu de la consolation, qui nous console, pour consoler, avant que nous ne vivions de la grande consolation dans le ciel.

II. Les funérailles, une mission de toute l'Eglise

Apporter la consolation de Dieu

Si notre mission est d'annoncer la consolation, cela veut dire que les funérailles sont vraiment une mission de toute l'Eglise appelée à apporter la consolation. Comme vous pouvez le voir dans ce document *Les Orientations diocésaines sur les Funérailles*, dans tout ce qui se vit dans les funérailles c'est toute l'Eglise, et l'Eglise tout entière, quelle que soit la mission des uns et des autres, qui est appelée à porter cette consolation, chacun et chacune pour sa part.

Une mission reçue

Parce qu'en effet l'Eglise a la mission d'apporter la consolation de Dieu, cette consolation nous la trouvons dans le Christ, vers lequel nous sommes appelés à conduire ceux et celles qui viennent à nous. En nous rappelant une chose essentielle pour cette mission des funérailles, un conseil général qui vaut pour toutes les missions dans l'Eglise, qu'il s'agisse de la préparation au baptême, au mariage ou autre. Regardons Jésus : Jésus est celui qui a été envoyé par son Père, qui n'annonce jamais rien d'autre que le Père et qui n'envoie jamais vers un autre que le Père. Jésus est la clé de toutes nos missions dans l'Eglise, qui nous rappelle que la mission que nous vivons n'est pas quelque chose qui vient de nous, mais que, comme pour Jésus, elle est une mission reçue. Nous avons reçu une mission, qui ne nous appartient pas et que l'Eglise nous confie parce qu'elle nous fait confiance. Cette mission ne nous conduit pas à nous annoncer nous-mêmes ou à faire ce que nous voudrions nous-mêmes, mais à faire ce que l'Eglise nous invite à vivre et à annoncer.

Nous n'œuvrons pas pour nous, jamais, nous sommes toujours des envoyés, et nous envoyons vers Dieu, nous sommes fondamentalement au service de la mission. Et cela est vrai particulièrement dans les funérailles, ainsi que nous allons le voir en abordant quatre petits points que je reprends de ce texte.

1. Une mission d'accueil

Vous le savez bien mieux que moi, - et plutôt que de m'écouter nous aurions pu faire témoigner l'un ou l'autre d'entre vous -, parce que nous sommes face à des gens qui sont fragiles, vulnérables devant l'événement de la mort, nous avons d'abord bien sûr une mission d'accueil de ces personnes ; toute l'Eglise est chargée de l'accueil de ceux qui souffrent et qui sont dans la peine.

Tous concernés

Le premier responsable de cet accueil est bien sûr le curé. Vous savez certainement que le mot *curé* vient du latin *curare*, qui signifie *soigner*, et le curé est donc le premier « soigneur de l'équipe », d'une certaine manière. C'est à lui de prendre soin de la communauté qui lui est confiée par l'évêque. Mais bien sûr dans la

communauté chrétienne tous sont chargés du soin des uns des autres, et tous participent à ce soin de ceux qui sont dans la peine. C'est là la mission essentielle de l'Eglise que cet accueil dans le cadre des funérailles, parce que ceux qui vont accueillir à cette occasion sont souvent le premier visage de l'Eglise que ces personnes vont rencontrer. Cela commence souvent par les secrétaires de doyenné, qui reçoivent les coups de téléphone des gens qui appellent, qui reçoivent au presbytère des personnes dans le désarroi cherchant le curé ou l'équipe funérailles. Il y a donc un premier accueil qui est véritablement ce visage de consolation, de miséricorde, de tendresse, de l'Eglise, que vous représentez chacune et chacun d'entre vous. Parce que les gens qui arrivent vers vous sont souvent dans un moment de grande fragilité, de grande vulnérabilité, qu'ils arrivent aussi avec des histoires derrière eux, parfois des blessures d'histoire familiale, avec parfois des décès survenus avec une certaine brutalité, dans le cas d'un accident de voiture par exemple... parfois des gens qui arrivent dans un certain état d'épuisement, parce qu'ils ont accompagné quelqu'un dans la maladie depuis quelques années... Bref, des gens souvent dans un état de grande vulnérabilité et qui ont vraiment besoin que toute l'Eglise soit accueillante. Que ce soit l'équipe funérailles bien sûr, mais aussi la personne qui ouvrira la porte, la personne qui la première répondra au téléphone, tous nous sommes concernés.

Une véritable écoute

Cet accueil va demander, vous le savez bien, une véritable écoute de l'autre. Une écoute dans laquelle, très souvent, nous allons recevoir des confidences, tout le témoignage de ce que les personnes sont en train de vivre, de leur douleur, et nous allons leur apporter souvent les premiers éclairages, les premières informations nécessaires. Il y aura souvent, dès ce premier accueil, une dimension catéchétique : car non seulement nous sommes face à des gens très fragiles devant cette question de la mort, mais nous sommes aussi devant des hommes et des femmes d'aujourd'hui qui, même s'ils sont baptisés, ont souvent très peu de culture chrétienne. Ils ne savent parfois pas grand-chose, ils n'y peuvent pas grand-chose non plus, car c'est l'histoire de leur vie qui s'est passée comme cela, et nous allons donc souvent les catéchiser d'une certaine manière, c'est-à-dire leur expliquer des rudiments de ce qu'ils vont avoir à vivre, leur expliquer que les funérailles ne sont pas un sacrement, qu'il n'y aura peut-être pas de prêtre ; leur expliquer qu'il va falloir préparer une célébration, pour laquelle ils devront donner leur avis, car ce n'est pas une célébration clés en main. Nous avons tellement l'habitude aujourd'hui d'avoir des prestataires pour tout que le fait de dire qu'il y aura des textes et des prières à choisir, des intervenants à trouver, peut parfois désarçonner aussi. Et cela demande aussi de votre part, je le sais et je vous remercie de le faire, beaucoup de délicatesse, de pédagogie, d'attention à ce qui se vit, car, vous le savez comme moi, on ne parle pas seulement par les mots mais aussi par des signes "non verbaux", par des signes d'écrasement, d'énervement, d'agacement, par des signes d'angoisse que l'on peut parfois lire sur le visage ou par le corps des personnes qui viennent à nous.

Il y a donc ce premier temps d'accueil et d'écoute qui est fondamental parce qu'il va souvent conditionner tout le reste, comme sur une portée musicale la clé va donner le ton pour l'ensemble de la partition.

2. Une mission d'accompagnement

Le second temps important évoqué dans les *Orientations* est l'accompagnement des personnes. Je vais peut-être évoquer ici des situations un peu idéales, et vous allez peut-être me dire que chez vous, avec le nombre que vous êtes, vous ne pouvez pas faire ceci ou cela... Ne nous culpabilisons pas ! Faisons ce que nous

pouvons faire, et je rends grâce que nous puissions le faire, et essayons de le faire au mieux.

Marcher avec, prendre le temps

Accompagner, cela signifie marcher avec, prendre le temps d'être présent dans la compagnie des personnes qui souffrent. Et cela peut prendre alors des formes très variées. Nous avons déjà évoqué le premier accueil, les premiers éclairages, les premières questions qui vont se poser, parfois entre autres la question de l'inhumation, de la crémation, pour laquelle nous sommes déjà dans la question de la catéchèse, pour expliquer que l'Eglise n'est pas contre la crémation, mais que le corps n'est tout de même pas rien et que dans notre culture retrouver le corps, signifier sa présence, surtout parce que nous croyons à la résurrection de ce corps, a du sens.

La préparation de la liturgie

Mais il y a une deuxième étape de l'accompagnement, qui va être la préparation de la liturgie, où va venir souvent la question de l'eucharistie. Eucharistie ou pas eucharistie ? Pour beaucoup de gens qui n'ont pas idée de la manière dont l'Eglise a changé et évolué, la question de l'eucharistie n'en est même pas une : pour beaucoup elle est normale, et "il nous faut un prêtre, et il est normal qu'il y en ait un". Je le dis ici, le plus grand nombre de courriers que je reçois de plaintes, de fâcherie, de mécontentement, de menaces de ne plus donner au denier de l'Eglise, les pétitions que je reçois – car j'en reçois parfois –, concernent ce domaine des funérailles. Je pense qu'il y a là un rapport au sacré, à la présence du prêtre, à ce qu'il représente, - et c'est tant mieux, car cela signifie que l'on a aussi d'une certaine manière le sens du ministère -, mais un rapport parfois un peu magique à la présence du prêtre. Toujours est-il que cette question va venir lors de la préparation de la liturgie.

Va venir ensuite – et il y a là des discernements à faire –, le choix des textes et des chants que l'on va utiliser. On sait bien que l'on peut mettre des chansons de Johnny Hallyday en paroles liturgiques, comme cela a été fait récemment, mais ce n'est pas le commun de l'espèce et du genre... Il peut y avoir une place peut-être pour un texte profane, pour des chants profanes, mais la liturgie elle-même n'est pas là pour dire autre chose que la foi de l'Eglise. Elle est au service de l'espérance de l'Eglise. C'est très gentil de penser que Johnny chante bien... mais lui-même d'ailleurs a choisi de passer par une église, a choisi qu'il y ait des textes religieux à son enterrement.

Les veillées

Troisième temps de cet accompagnement, la question, qui peut exister parfois dans notre Jura, des veillées. Il y a parfois des traditions localement, où l'on va accompagner la famille en étant présent, alors que le corps est au funérarium, ou encore à la maison. Ou alors, en attendant que les pompes funèbres arrivent, on va parfois accompagner par la prière, tout simplement, ou lorsque le corps est mis dans le cercueil... Il y a là des possibilités, des opportunités que nous permettent la célébration, la liturgie, la pastorale des funérailles. Il peut arriver aussi que les familles demandent une prière juste après que le corps a quitté la maison, pour garder cette communion des saints avec le défunt.

Le cimetière

On peut aussi penser à ce qui va se passer au cimetière, lieu qui appartient aussi à la liturgie et où, me semble-t-il, il est très important que nous soyons présents. Jusque là. Je dis cela parce que, vous le savez bien, là où il y a du vide,

d'autres réalités s'imposent. Nous travaillons en bonnes relations avec les entreprises de pompes funèbres, mais il peut arriver qu'un beau jeune homme arrive avec une jolie petite prière prise on ne sait où et fasse comme s'il avait une mission de l'Eglise alors qu'il n'en a pas, « en profite » sans penser nécessairement à mal et invite la communauté à prier. Ce sont des choses qui commencent à arriver, puisqu'il y a là un marché...

Il y a quelque temps, avec notre Conseil Diocésain de la Diaconie, nous avons rencontré la diaconie du Var, du diocèse de Fréjus-Toulon, qui nous disait qu'ils avaient dans leur diocèse une entreprise de pompes funèbres diocésaine ; ils ont été obligés de faire cela, car là-bas 25% seulement des gens passent par l'Eglise, alors que chez nous c'est l'inverse : 25% des gens ne passent pas par l'Eglise.

Il y a donc des évolutions devant lesquelles nous sommes et qui nous demandent d'accompagner et d'être présents.

L'accompagnement après les funérailles

Je sais que beaucoup d'entre vous aimeraient faire quelque chose après les funérailles. Je sais aussi que beaucoup d'entre vous font quelque chose, passent parfois un simple coup de téléphone, ou vont voir les gens – si c'est la voisine, il suffit de traverser la rue, ou le village, ou le quartier. Là aussi, nous savons bien que les gens qui viennent de vivre un deuil sont dans un état de grande souffrance : ils viennent de vivre la liturgie, les événements de l'enterrement, ils ont été très accompagnés, et deux jours après tout le monde est parti, le reste de la famille est rentré dans sa province, les gens qui étaient autour d'eux, les voisins, s'éloignent peu à peu, ce qui est normal car chacun retourne à sa vie. Et là, souvent, il y a de grands moments de solitude, de vulnérabilité aussi : vous savez sûrement que certains groupes n'hésitent pas alors à venir sonner quelques semaines plus tard, profitant de la vulnérabilité des personnes, parfois sans beaucoup respecter leur liberté, avec des pseudo-propositions spirituelles qui peuvent quelquefois s'avérer ensuite inquiétantes. Il est important que nous ayons la notion de tout cela.

Je le redis, nous ne pouvons pas tout faire, il ne s'agit pas de se culpabiliser, mais de se souvenir que l'accompagnement peut être extrêmement varié et que c'est toute la communauté chrétienne qui est appelée à le faire, et pas seulement les personnes qui sont dans les équipes funérailles.

3. Un accompagnement de toute l'Eglise

La place du curé

L'accompagnement dont je viens de parler est fait par toute l'Eglise. Et particulièrement par le curé, qui est le célébrant normal des funérailles dans notre Eglise catholique, parce qu'il est le responsable de la paroisse. Mais comme dans tous les domaines de la mission aujourd'hui, particulièrement parce que les prêtres sont peu nombreux, mais aussi parce que l'Eglise nous a rappelé, à chacun et à chacune, que nous sommes tous engagés dans la mission, qui n'est pas l'apanage unique des évêques et des prêtres, religieux et religieuses, cette mission des funérailles est une mission qui peut elle aussi être vécue en collaboration entre prêtres, laïcs et religieux présents sur le territoire d'un doyenné.

En même temps, un document publié il y a quelques années par les évêques de France, voyant que de plus en plus de funérailles étaient célébrées par des laïcs, a aussi rappelé, - et cela est important -, qu'il ne serait pas normal que le curé ne préside jamais plus les funérailles. On verra que dans nos *Orientations diocésaines*, nous avons essayé de préciser quand il serait bien que parfois le curé, ou un prêtre, puisse aussi prendre sa part de cette pastorale des funérailles.

Je vous l'ai dit, c'est autour de cette question de la présence des prêtres aux funérailles que je reçois le plus de plaintes, de peines, de réactions. J'ai reçu d'une partie de notre diocèse une pétition de 400 à 500 signatures – d'ailleurs parfois de gens qui n'étaient pas de notre diocèse. La plupart des gens ne comprennent pas l'évolution de notre Eglise, la situation dans laquelle nous sommes, et dans ce domaine-là comme dans les autres, il nous faut être accueillants, patients, pédagogues, pour la leur expliquer.

Un discernement est nécessaire

Dans les *Orientations diocésaines*, nous avons donc essayé de dire quand il serait bon que le prêtre préside les funérailles : un discernement pastoral doit pouvoir se faire, car il est vrai qu'il y a parfois des situations très lourdes, très difficiles – le décès d'enfants par exemple, de jeunes, de jeunes parents, des situations de suicide particulièrement difficiles. J'entends parfois des membres d'équipes funérailles dire eux-mêmes que telle ou telle situation est trop lourde pour eux et qu'ils sont contents que le curé puisse prendre le relais. Et je pense que c'est la bonne intelligence de la vie de notre Eglise : le prêtre a une formation et une expérience qui l'ont peu à peu habitué à porter des choses très lourdes, et il est alors bon qu'il puisse prendre le relais. Même s'il est vrai qu'aujourd'hui, vu la taille des doyennés, un prêtre qui serait seul à célébrer les funérailles dans un doyenné de 10 à 15.000 habitants passerait son temps, certaines semaines, à célébrer des enterrements, ce qui le conduirait certainement rapidement lui-même psychologiquement à un état où il ne pourrait plus assurer correctement sa mission. Car, vous le savez bien, célébrer les funérailles, même de quelqu'un qui est mort à un âge « normal » et dans des conditions « normales », est toujours quelque chose de lourd à porter et qui nous émeut, nous bouscule et nous bouleverse.

La célébration demande donc un discernement : le prêtre préside certaines célébrations, pour les autres célébrations les équipes funérailles sont là, et rendons grâce que vous soyez là, plus de 620 dans notre diocèse (ce qui est tout à fait inouï !), à pouvoir à ce moment-là, non pas présider, puisque la présidence appartient au responsable de la paroisse, mais à "conduire la prière" – comme nous le disons dans le langage de l'Eglise - ; et cette conduite n'est pas une sorte de pis-aller, ou quelque chose de secondaire, mais une véritable conduite de la prière de l'Eglise et un véritable service d'Eglise que vous accomplissez à ce moment-là.

Deux signes : la croix et la lettre de mission

Et c'est bien la raison pour laquelle vous avez, posés sur cette table derrière nous, deux signes : le premier signe, ce sont ces croix. Nous nous sommes dit qu'un signe devait manifester, montrer, celui qui conduit la prière. Je sais bien que chacun et chacune d'entre vous fait ce qu'il fait avec beaucoup de modestie et d'humilité, mais ce n'est pas la question : ce n'est pas nous qui sommes engagés, c'est l'Eglise qui nous porte à effectuer telle ou telle mission. Après avoir réfléchi, le service de la pastorale liturgique, comme dans certains autres diocèses, propose donc que celui ou celle qui conduit la prière puisse porter cet insigne qui rappelle que ce n'est pas Monsieur X. ou Madame Y. qui conduit la prière, mais quelqu'un de l'Eglise catholique, mandaté, qui a mission pour cela. Ce n'est pas en votre nom propre que vous faites les choses, c'est comme partie prenante de cette communauté qui accueille et accompagne les funérailles.

Le second signe est celui de la lettre de mission : celle-ci vous rappelle que, si vous accomplissez cette mission des funérailles, si vous portez ce souci de la conduite de la prière des funérailles, ce n'est pas vous qui l'avez décidé, ce n'est pas vous qui avez dit aux autres que vous étiez capables de le faire, c'est véritablement parce que vous vous êtes rendus disponibles pour un service et que l'Eglise elle-

même vous confie cette mission, pour accompagner, préparer les célébrations, favoriser le lien avec les personnes en deuil, et qu'elle vous accompagne en vous aidant à vous former régulièrement pour que cette pastorale des funérailles, les membres des équipes funérailles, puissent être à même de vivre leur mission.

Dans certains diocèses, il existe d'ailleurs une pratique, pas nécessairement inutile, qui consiste à ce qu'au début de la célébration de funérailles la personne chargée de conduire la prière dise : "Je vais aujourd'hui conduire la prière de notre Eglise à l'occasion des funérailles de M. ou de Mme X. Je le fais en raison de la mission que j'ai reçue de notre Eglise diocésaine", et cela rappelle tout de suite à l'assemblée que la personne a reçu une responsabilité, que ce n'est pas quelqu'un qui dans la foule par hasard s'est levé, mais quelqu'un de préparé, de missionné, qui véritablement porte cette mission en cohérence et en communion avec l'Eglise diocésaine.

L'importance de la formation

Si l'Eglise accueille, si elle accompagne avec les différentes variantes que j'ai pu évoquer et que vous retrouverez dans ce document des *Orientations diocésaines pour les Funérailles*, elle a aussi besoin de se former.

Cette formation est très importante car, nous l'avons dit, vivre les funérailles n'est pas anodin. Affronter la question de la mort, de la souffrance des personnes, est quelque chose qui nous bouleverse ; c'est une expérience. Beaucoup d'entre vous me l'ont dit lors des visites pastorales : "on vit quelque chose de fort". Cela rejoint bien sûr parfois la question de la mort de nos proches, celle de notre propre mort. Il est donc important, pour les équipes funérailles, d'abord d'effectuer une certaine relecture de ce que vous faites. Certains d'entre vous le font déjà : comment vit-on les choses, qu'est-ce qui est difficile, qu'est-ce qui est positif, porteur ? Il est parfois aussi important de prendre le temps de vérifier, par une formation, les pratiques qui sont les nôtres. C'est la raison pour laquelle nous avons mis en place une Equipe Diocésaine des Funérailles, dont les membres sont parmi nous et que je suis heureux de saluer, auxquels je donnerai une lettre de mission tout à l'heure. Cette équipe aura la responsabilité de vous rejoindre dans les doyennés pour vous aider à faire cette relecture, à vivre cette formation, à enrichir votre expérience pour cette mission des funérailles.

III. Les funérailles, un vrai lieu d'évangélisation

Cette pastorale des funérailles, qui, je vous le rappelle, s'enracine dans le fait que nous sommes dans une expérience qui s'appelle la mort, face à laquelle notre Eglise apporte une réponse d'espérance et de consolation, dans une mission qu'elle a reçue, qui n'est pas la sienne mais celle de Jésus lui-même... cette mission qui nous conduit à accueillir, accompagner, aider des personnes que nous guidons vers le Christ qui est la source de la consolation..., cette mission est un lieu d'évangélisation.

1. L'annonce de l'Evangile, essentielle pour la vie de l'Eglise

Les Actes des Apôtres

On le voit dans les Actes des Apôtres, dès le moment de la Pentecôte, alors que Jésus est retourné vers son Père, l'annonce de l'Evangile va être un élément essentiel de la vie de l'Eglise. Au chapitre 2, l'apôtre Pierre, qui est revenu de ses frayeurs, commence à évangéliser : il annonce que Jésus, qui était mort, qui a été mis à mort, est ressuscité, et nombreux sont alors ceux qui vont demander le baptême. Aux chapitres suivants, les discours de Pierre se succèdent et tous

rappellent la même réalité : *"Jésus, qui était mort, est ressuscité, recevez sa vie, vous aussi, passez de la mort à la vie, pour passer un jour vers la vie éternelle."*

"France pays de mission ?"

L'Eglise a donc toujours évangélisé, jusqu'au moment où, particulièrement dans notre Occident, il y a eu tellement de chrétiens qu'il n'y avait plus rien à évangéliser. Il n'y avait plus besoin d'évangéliser puisque tout le monde recevait le baptême. Je lis actuellement un livre très intéressant dont l'auteur essaie de comprendre pourquoi, dans les années soixante-dix, l'Eglise a connu en Occident ce que le sous-titre de ce livre appelle "un effondrement" ; cet ouvrage¹ rappelle que toutes les analyses sociologiques effectuées dans les années trente, quarante, cinquante, montraient qu'en France il y avait 99,1 ou 99,2 % de baptisés, catholiques pour la plupart, avec quelques protestants. En même temps, vous le savez bien, ce n'est parce que l'on est baptisé que l'on est chrétien ; on l'est formellement, mais cela ne voulait pas dire que tout le monde vivait de l'Evangile. Et en 1942-43, un Jurassien célèbre, l'abbé Godin, écrivait un livre intitulé *France, pays de mission ?*, parce qu'il avait observé que si tous avaient été baptisés souvent le jour de leur naissance ou le lendemain, tous n'avaient pas été catéchisés, et que même s'ils avaient été catéchisés, parfois ils ne savaient pas très bien ce que voulait dire être chrétien.

Il va donc falloir qu'à partir des années soixante-soixante-dix, notre Eglise prenne conscience que le fait d'être baptisé ne signifie pas que nous avons des générations de chrétiens, et cet élément va devenir essentiel. C'est pourquoi le concile Vatican II lui-même va rappeler l'importance de l'évangélisation. Il parle de la "ferveur des chrétiens" qui sont appelés à témoigner à nouveau de la foi. J'utilise ce mot *ferveur* à dessein, car dans son exhortation apostolique *Gaudete et Exsultate* publiée le 19 mars dernier qui nous rappelle que la vocation chrétienne est une vocation à la sainteté, le pape François nous rappelle l'importance de la ferveur. La ferveur, c'est-à-dire le zèle spirituel.

A partir du concile Vatican II

Donc le concile Vatican II commence à rappeler l'importance de la ferveur. En 1975, le pape Paul VI commence à reparler d'évangélisation, parce qu'il réalise que, si l'on n'annonce pas l'Evangile, en trois ou quatre générations il n'y aura plus de chrétiens. Puis arrive le pape Jean-Paul II, qui dit la nécessité d'une "nouvelle évangélisation". En grand intellectuel qu'il était, il avait parfaitement compris que notre monde avait changé et que l'homme occidental ne comprenait plus rien à la foi chrétienne. C'est ensuite le pape Benoît XVI qui va poursuivre en rappelant que le cœur de l'évangélisation, ce n'est pas d'abord de faire des choses, de faire de la morale, c'est d'abord de permettre que des hommes et des femmes fassent la rencontre de Jésus. Il va même ouvrir un synode sur l'évangélisation, que le pape François conclura avec un texte intitulé *La joie de l'Evangile*, dont la première ligne nous dit : *"La joie de l'Evangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus"*. Le pape François rappelle que l'Eglise a comme mission fondamentale de permettre cette rencontre de Jésus, de permettre la rencontre avec l'annonce de Jésus. Et c'est même la raison pour laquelle le pape François nous dit également qu'il ne suffit pas d'être baptisés, il faut aussi devenir des disciples. Le disciple est celui qui rencontre Jésus, celui qui se reconnaît à la joie de l'Evangile qui remplit sa vie ; et cette joie, qu'il ne peut pas garder pour lui, fait de lui un disciple missionnaire.

¹ *Comment notre monde a cessé d'être chrétien – Anatomie d'un effondrement –*
Guillaume Cuchet

2. Trois manières d'évangéliser

Cela veut donc dire que nous sommes appelés à évangéliser. Et pour cela il y a trois manières :

La prière

La première manière d'évangéliser est la prière. On peut annoncer Jésus en priant pour les autres. Pour demander au Seigneur de travailler leur cœur, afin qu'ils puissent faire cette expérience de la rencontre de Jésus.

Le témoignage

Une seconde manière d'évangéliser est le témoignage, le témoignage de vie. La qualité de notre vie chrétienne doit se voir, et je pense qu'elle se voit souvent. *"C'est au fait que vous vous aimez les uns les autres que l'on verra que vous êtes mes disciples"*... L'amour des chrétiens... Au 2^{ème} siècle, un magnifique texte païen fait dire à un païen, parlant des chrétiens, *"voyez comme ils s'aiment"*. Les chrétiens se reconnaissent au fait qu'ils s'aiment. Un peu de travail !... Le Pape, dans son homélie de mercredi dernier sur la confirmation, disait qu'à la fin de la confirmation l'évêque donne la paix aux nouveaux confirmés pour que celui qui a reçu la confirmation reçoive la paix de l'Esprit et aille la porter. Et il disait : *"Vous ne recevez pas le don de l'Esprit pour passer la porte de l'église et aller cachierare"*, en italien, ce qui peut se traduire par *caqueter* en français. Ça, ça tue l'Eglise ! ça fabrique des païens qui disent : *"Voyez comme ils s'aiment... voyez, ils vont à la messe et ne sont pas meilleurs que les autres"*... Vous n'avez jamais entendu cela ?

Vous voyez le défi ? Vivre la hauteur de l'Eglise, c'est l'ambition de Jésus pour nous, parce que c'est évangélisateur. Cela donne envie à des gens de devenir chrétien, ou de le redevenir.

L'annonce directe

Et parfois, l'évangélisation demande d'annoncer directement l'Evangile, oui, il faut parfois le faire. *"Comment se fait-il que tu sois aussi joyeuse, Monique ? - l'Evangile, Jésus !" Et voilà, vous êtes contaminé ! L'évangélisation, la joie de l'Evangile...*

Or dans la pastorale des funérailles, vous le voyez bien, il y a mille occasions de vivre l'évangélisation. En priant pour les personnes que vous rencontrez - prier avant de les rencontrer, prier après les avoir rencontrées, les confier au Seigneur - ; deuxièmement, en évangélisant par votre paix, par votre simplicité, par votre grâce d'accueil ; et puis évangéliser parfois directement, en témoignant de l'espérance qui est en vous, comme le dit l'apôtre Pierre. En disant peut-être à des familles : *"Moi, ma foi m'aide à vivre"*. Cela n'empêche pas les autres d'être libres, ils font ce qu'ils veulent de ce qu'on leur dit, mais le témoignage, au moment où les gens ont peut-être l'esprit plus attentif au sens de la vie et de l'existence, est tout à fait fondamental.

Je vous l'ai dit, il y a dix jours nous étions à Rome, et Mgr Fisichella, responsable du Dicastère de la Nouvelle Evangélisation, nous a dit que parmi les lieux importants aujourd'hui pour évangéliser, il y a la pastorale des funérailles. Parce que très nombreux sont les hommes et les femmes qui cherchent un sens à leur vie, qui veulent savoir ce qu'il y a après la mort.

Je le dis souvent, dans 30% des lettres de demande de confirmation des jeunes, il y a une question sur la mort et sur ce qui vient après. Ce sont vos enfants et vos petits-enfants... *"Mon papy est mort, où est-il ? Est-ce que je le verrai de*

nouveau un jour ? Est-ce que si je prie, il m'entend ?" Voilà les questions de nos jeunes, voilà les questions de vos enfants.

Alors témoignons. Par la prière, par la qualité de notre vie chrétienne, par notre annonce de la foi, témoignons de l'espérance chrétienne.

Je vous remercie de votre attention.

+ *Vincent JORDY*
Evêque de Saint-Claude